

Sektion 6

Écritures de la violence en Afrique centrale

Susanne Gehrmann (Humboldt-Universität zu Berlin) & Marie Guthmüller (Humboldt-Universität zu Berlin)

Abstracts

Lydia Bauer (Universität Potsdam)

La force des survivants et la reconstruction douloureuse de l'histoire familiale

Dans son roman *Jacaranda* (2024), Gaël Faye écrit : « [...] l'indicible ce n'est pas la violence du génocide, c'est la force des survivants à poursuivre leur existence malgré tout. » (p. 135) Ce roman raconte la découverte par Milan de l'histoire de sa famille originaire du Rwanda. Né à Paris d'un père français et d'une mère rwandaise, il ne sait rien de ce passé. Confronté au silence de sa mère et à la perte de mémoire de sa grand-mère, il tente de reconstruire l'histoire de sa famille. L'histoire passée sous silence, ignorée ou refoulée est également le thème de *Murambi, le livre des ossements* (2011) de Boubacar Boris Diop, roman dans lequel le protagoniste Cornelius Uvimana retourne au Rwanda pour enquêter sur l'histoire de sa famille, ainsi que de *Tous tes enfants dispersés* (2019) de Beata Umubyeyi Mairesse qui relate l'histoire d'Immacolata qui, après des années passées en exil, rend visite à sa mère au Rwanda. Ces trois romans abordent à la fois la violence du génocide et les relations complexes et tourmentées entre parents et enfants, empreintes de silence face à un passé douloureux et d'un amour non partagé. Dans les romans de Faye et de Umubyeyi Mairesse, ce seront les petits-enfants qui parviendront à renouer les liens et à faire resurgir l'histoire refoulée. La communication vise à révéler dans ces trois romans les traumatismes des parents et des enfants et à analyser la façon dont les enfants et les petits-enfants s'approprient leur histoire.

Marie Christine Arlette Bessomo Mvogo (University of KwaZulu-Natal / Université de Douala)

L'écriture dramaturgique de la violence dans le théâtre postcolonial camerounais: cas de Ngum a Jemea

La littérature africaine postcoloniale révèle une dichotomie marquée entre les représentations des colonisateurs et les expériences des autochtones, mettant en lumière les tensions inhérentes à ces interactions. En Afrique centrale et au Cameroun en particulier, les autochtones ont subi des violences et des exactions qui ont imprégné leur conscience et modifié leur rapport à l'étranger. A la suite des réflexions postcoloniales sur l'expropriation telles que celles de Fanon (1961) et de Said (1978), certains écrivains de la sous-région, à l'instar de Mbanga Eyombwan, ont puisé dans l'héritage colonial, la matière de leur œuvre pour raviver le souvenir douloureux du prix payé pour sortir de l'emprise destructrice des métropoles coloniales. *Ngum a jemea* est une œuvre théâtrale qui retrace le parcours d'un jeune roi, *Douala Manga Bell*, qui a payé au prix de sa vie la défense de l'héritage de son peuple face à l'occupation allemande. Pendant que le théâtre du XXe siècle de cette région s'attèle à décrire les réalités des sociétés indépendantes, l'œuvre nous replonge dans l'histoire coloniale pour dépeindre la face hideuse de l'impérialisme marqué par la violence exercée sur les peuples du terroir. Pour s'inscrire en faux contre l'absence de perspectives autochtones dans la littérature coloniale dont les récits dominants effacent souvent les voix autochtones et leurs expériences, ce dramaturge camerounais se propose d'explorer les procédés d'écriture de la violence et leur modélisation de la perception des autochtones dans la société coloniale et auprès des acteurs coloniaux. Cette exploration éclaire non seulement les mécanismes de domination, mais aussi les luttes de résistance et de réappropriation des marginaux. Elle révèle également les dynamiques de pouvoir historique et contribue à des discussions contemporaines sur la décolonisation. L'objectif de cette analyse est de peindre les ravages d'un système impérialiste, fondé sur la violence, qui a travaillé à déconnecter les peuples autochtones de leur socle identitaire et de puissance en les opprimant et en les marginalisant sur leur propre territoire. Pour mener à bien cette réflexion, nous convoquerons les logiques théoriques postcoloniales de Frantz Fanon et Edward Said et la sémiologie théâtrale d'Anne Ubersfeld et ses pairs pour souligner la volonté du dramaturge de susciter un élan de réveil des peuples de la sous-région pour maintenir vivante et parlante la mémoire coloniale et appeler à la vigilance des anciennes colonies afin de décliner toute forme de néocolonialisme ou d'impérialisme moderne à travers la caractérisation de l'espace colonial, la poétique et la valeur axiologique de la violence dans cette œuvre.

Benicien Bouchedi Nzouanza (Université Omar Bongo, Libreville)

Corps fictionnels et violences rituelles: écritures de la violence dans le roman gabonais post-colonial

Perçu est un ensemble hétérogène de productions et d'espaces de production reliés entre eux par la langue de l'ex-colonisateur, la littérature africaine francophone a souvent été considérée comme un discours mettant prioritairement en valeur des phénomènes sociohistoriques, parmi lesquels la question de la violence et tout ce qui s'y rapporte. En effet, dès la période post-coloniale, plusieurs auteurs mettent en avant cette thématique comme référent pour dire les réalités sociales du continent africain (Mamadou Kalidou Bâ, 2009). On retrouve ainsi dans la plupart des textes, qu'ils soient fictifs, critiques, philosophiques ou politiques, cette notion de violence dans l'actualité sociale et politique africaine. Cela par le truchement d'événements en lien avec les génocides et les guerres civiles ou tribales, de revendications sociales ou religieuses, de crises politiques ou culturelles, de traditions ancestrales et de bien d'autres pratiques qui forment des univers non indépendants de leurs conditions d'engendrement sociales, historiques et corporelles (Achille Mbembe, 2000), en fécondant ainsi la production romanesque africaine. De fait, depuis les indépendances, la violence n'a pas cessé d'animer les débats au sein des champs africains (Serigne Mansour Soumaré, 2024). C'est notamment le cas au sein de la littérature gabonaise (Firmin M. O. Nyamat, 2020), espace social choisi pour cette étude, où la torture carcérale, les viols, les crimes rituels et d'autres formes systématiques participent à la destruction des corps et « affecte l'équilibre de l'ensemble des structures sociales » (Joseph Tonda, 2005).

Nés et socialisés dans cet espace sociolittéraire, les écrivains gabonais sont, à des degrés divers, sensibles aux transformations sociales et particulièrement aux mutations des différentes formes de violence qui fragilisent les structures sociales et brutalisent les corps. Dans cette perspective, les corps apparaissent comme des moyens d'expérimentation, d'expression et d'évaluation de la violence symbolique. L'hypothèse qui nous guide est que le traitement de la violence à travers les corps et le traitement des corps eux-mêmes opèrent ainsi comme des vecteurs importants de l'écriture romanesque gabonaise postcoloniale, telle que l'illustre du moins notre corpus : *Le Cri du crime* de Maurice Mouckagni (2009) et *La Nuit* de Hallnaut Engouang (2014). Car, dans ces différents ouvrages, la violence n'est pas seulement un phénomène externe qui affecte les individus, mais elle pénètre les corps fictionnels, les altère et en modifie les trajectoires. Ces narrations abordent la question des crimes rituels, c'est-à-dire un mécanisme de destruction et de réification du corps en lien avec les structures de gouvernance, une pratique profondément ancrée dans certaines sociétés africaines et qui continue de nourrir des imaginaires collectifs.

L'objectif de cette communication est de démontrer comment ces romans dépeignent la violence en tant que phénomène corporel et comment les écrivains gabonais, à travers l'écriture, interrogent et dénoncent ces pratiques violentes. Cette réflexion sera conduite à travers deux approches méthodologiques complémentaires : la sociopoétique d'Alain Viala (1993) et la Corpopoétique de Paul Dirkx (2012 et 2024). Vecteurs de l'écriture et vecteurs de la société du roman, les corps violentés apparaissent comme des corps proprement sociolittéraires. Leurs représentations et les descriptions des milieux tensiogènes dans lesquels évoluent les personnages entretiennent, c'est du moins ce que cette proposition de communication essaiera de démontrer, des similitudes avec le corps de l'écrivain lui-même. Nous verrons que certains auteurs inscrivent dans leurs romans des personnages dont la corporéité et les prises de positions face à la violence correspondent à celles des écrivains eux-mêmes.

Maria Laura Cucciniello (Humboldt-Universität zu Berlin)

Les « trous » comme objet épistémique dans la littérature congolaise de la diaspora

Je souhaiterais aborder le sujet de la violence à partir des « trous ». La littérature contemporaine de la RDC publiée dans le Nord global propose souvent une réflexion autour des mines, des viols, et des tortures. Dans les trois cas, il s'agit bien de trous. Trous qui représentent l'espoir de trouver des métaux rares, trous qui permettent à l'un d'affirmer sa domination sur l'autre, trous qui *signifient* le pouvoir. Rappelons, par exemple, les bouts de vêtements que les personnages doivent ingérer dans *La vie et demie*, et qui passent par la bouche, dont l'étymologie latine renvoie à la béance. Ensuite, dans les scènes de, entre autres, Labou Tansi et Ndala relatant des viols, nous trouvons souvent l'évocation de la violence qu'un corps exerce sur un autre, en y insérant par la force un élément à lui étranger. Enfin, les trous creusés dans les mines décrites par Mwanza Mujila nous obligent à considérer la nature dans son ensemble comme énième engrenage dans les rouages de la violence.

Les béances dont il est question ont un poids ontologique, et signifient le passage d'un *extérieur* à un *intérieur* profané par et dans la violence. Cette irruption dans l'intime questionne l'humanité d'un système protéiforme, personnifié par les milices, les rebelles, les détenteurs du pouvoir politique et les creuseur·ses. Dès le moment de la violation d'un corps humain, dans la torture ou le viol, le lien qui unissait les deux sujets (victime et bourreau) *avant* la violence, c.-à-d. leur participation commune au genre humain, est niée par le geste qui profane et empêche toute possibilité de relation.

Dans le cas des creuseur·ses, les trous sont la représentation physique d'une quête d'affranchissement de la pauvreté matérielle dans le signe de la participation à l'exploitation des corps et des terres imposée par le marché capitaliste. Dans la hiérarchie de l'économie mondialisée, où l'on assigne une valeur monétaire aux métaux rares, la vie des creuseur·ses se trouve dans une position très défavorable face aux gains économiques que les métaux engendrent. D'un côté, des vies sacrifiées au profit économique, de l'autre, une humanité qui n'est plus qu'un bruit sourd. Cette relation construite sous le signe du déséquilibre et du profit des un·es aux dépenses des autres résulte dans la négation du lien d'humanité qui aurait pu les lier. Les trous deviennent le tombeau des corps et des humanités impliquées dans les transactions monétaires qui régissent le marché. Voilà donc un trou, celui de la mine, qui signifie plus que tout la défaite de l'humain face à la violence. Une violence qui n'est pas seulement physique, mais aussi politique et symbolique.

Susanne Gehrmann (Humboldt-Universität zu Berlin) & Marie Guthmüller (Humboldt-Universität zu Berlin)

Présentation du projet « Au delà des ténèbres » et de l'atelier

Partant de notre projet de recherche DFG „Au-delà des ténèbres. Darstellung und Begründung von Gewalt in der kongolesischen Literatur nach 1960“ centré sur les littératures locales et diasporiques de la RDC, pour cet atelier nous souhaitons étendre les recherches sur la représentation et l'explication de la violence à l'ensemble de la région de l'Afrique centrale. Les communications annoncées traitent de textes littéraires des auteurs postcoloniaux du Cameroun, du Congo-Brazzaville, du Congo-Kinshasa, du Gabon et du Rwanda, y inclus leurs diasporas, des années 1970 jusqu'à l'extrême contemporain témoignant ainsi de l'importance cruciale du sujet pour toute la région, tant d'un point de vue historique qu'actuel. À l'ouverture de l'atelier, nous allons présenter les approches de recherche de notre projet, issu d'une collaboration entre l'institut de langues et littératures romanes et le département d'études africaines à l'Université Humboldt de Berlin. Ensuite, nous donnerons un aperçu du programme qui nous attend pendant les quatre jours de l'atelier et nous proposerons quelques pistes de réflexion qui pourraient animer nos échanges.

Ramcy Kabuya (Humboldt-Universität zu Berlin)

D'une trilogie à l'autre: déploiement et explosion de la violence dans l'œuvre romanesque de Sony Labou Tansi

Pour ce qui est de l'expression et de la représentation de la violence en littérature africaine, l'œuvre romanesque de Sony Labou Tansi est considérée comme primordiale, voire incontournable. Présenté à juste titre comme « nomothète » au sens que lui donne Pierre Bourdieu, l'écrivain congolais a durablement marqué les lettres au point que plusieurs auteurs se réclament de lui, notamment ceux des deux Congo. Cette consécration, qu'elle provienne des pairs, des critiques ou du public, tend cependant à gommer les mouvements internes à l'œuvre de Sony Labou Tansi. Elle le présente en effet comme un bloc monolithique sans nuance, en l'enfermant presque dans une unique esthétique de la violence.

Il s'avère cependant que l'on peut réunir les six romans publiés de Sony Labou Tansi dans deux trilogies distinctes qui mettent en œuvre des esthétiques différentes, témoignant ainsi des modalités d'écriture et peut-être de réception de ses écrits. Dans cette étude, nous entendons montrer comment toute la production romanesque peut être raisonnablement regroupée en trilogies. Nous en montrerons alors les particularités, avant de nous consacrer plus longuement à la seconde trilogie, la moins explorée, et qui présente une radicalité encore plus importante.

En effet dans celle que nous nommons de manière provisoire « la trilogie de la Côte », l'auteur déploie une vision de la violence dans laquelle toute situation, même la plus anodine, est susceptible de nous plonger dans le chaos. Il semble dès lors avoir abandonné les effets de saturation et d'exubérance pour nous mener au plus près de l'explosion. En même temps que ce revirement dans la représentation, il introduit de façon visionnaire la question des techniques et des sciences, les problématiques écologiques, ce qui n'est pas sans affecter le genre romanesque même. Cette transformation générique n'est pas dénué d'intérêt dans la mesure où elle incarne non seulement un questionnement sur le sens à donner à l'expérience « trilogique », mais aussi elle permet également de renouveler la création/réception d'une œuvre, et de la rattacher aux problématiques actuelles de crise écologique, ou de dérèglement climatique.

Carl Kalire (Université de Lubumbashi)

Les racines de la violence dans la nouvelle « Kimpalanda ou le lac sulfurique »

La violence constitue un thème des plus emblématiques et des plus récurrents dans le champ littéraire congolais. A cet égard, certains auteurs ont produit des œuvres qui se sont imposées comme des références à la fois par la thématique et aussi par leur écriture. Pour rappel, citons des titres comme *Cannibale* de Bolya Baenga, *La Mort Faite homme* de Pius Ngandu Nkashama ou *Le Pacte de sang* du même auteur. De fait, la violence, sous ses multiples formes, traverse la production littéraire congolaise des trente dernières années. Si ce thème est récurrent, il épouse pourtant des thèmes très variés, selon les écrivains. Pour notre part, nous entendons examiner les manifestations de la violence dans un texte relevant de la nouvelle *Kimpalanda ou Le Lac sulfurique* de Antoine Tshitungu Kongolo. Cette œuvre présente un héros que le bourreau a cruellement arraché de l'existence, dans un contexte des indépendances récemment acquises. Cette œuvre captive tant par son style que par sa trame. Cette nouvelle situe chronologiquement le surgissement de la violence dans le terreau tourmenté des événements qui ont suivi la proclamation de l'indépendance de la RDC. Par ailleurs, l'intérêt du texte réside dans l'évocation du personnage de Patrice Emery Lumumba, assassiné au Katanga le 17 janvier 1961. La nouvelle met en parallèle le premier ministre assassiné et un personnage ordinaire, dont les droits sont violés tout simplement parce qu'il ressemble physiquement Patrice Emery Lumumba. Le récit ramassé et bien mené engage une réflexion en profondeur sur les causes de la violence dans la société congolaise, laquelle violence prend parfois des formes inattendues.

Frank Kemayou (Université Senghor, Alexandrie)

Le cri silencieux: Figures de la violence psychologique dans *Le front brûlant de l'aube* de Raoul Djimeli

Raoul Djimeli, dans son recueil *Le front brûlant de l'aube*, plonge son lecteur dans un monde où la violence psychologique, encore plus que la violence physique, devient le moteur d'une exploration identitaire et collective. À travers des images poétiques puissantes et une structure qui défie la linéarité, l'auteur invite à une lecture qui interroge la douleur silencieuse des peuples postcoloniaux, hantés par un passé insaisissable et un présent marqué par la fragmentation. Le recueil s'inscrit dans une tradition littéraire qui interroge l'héritage colonial et la violence postcoloniale, mais il va plus loin en analysant la violence psychologique de manière subtile, en capturant les strates d'une souffrance diffuse qui transcende les individus pour toucher la collectivité. Cette analyse approfondie vise à montrer comment Djimeli, à travers son usage du langage poétique, de la métaphore et des symboles, donne forme à une violence psychologique qui s'inscrit dans les corps, les esprits et l'histoire. L'œuvre devient ainsi un espace où la violence est redéfinie, à la fois comme un héritage et comme une souffrance qui perdure.

Le Lay, Maëline (CNRS/Thalim, Université Sorbonne Nouvelle)

L'ombre de Conrad en Afrique des Grands Lacs

Dans cette communication, je présenterai la généalogie du prisme conradien usité chez des auteurs européens du XIX^e au XXI^e siècles (Naipaul, Graham Greene, Alberto Moravia, Marie Darrieussecq, Yannick Haenel) et chez des auteur.ice.s africain.e.s ressortissant.e.s de la région (Beata Umubyeyi Mairesse, Blaise Ndala) pour expliquer la violence au fondement de l'histoire moderne de la région : RDC essentiellement, et Rwanda.

La marque qu'a imprimée l'oeuvre la plus célèbre du romancier polonais naturalisé britannique aux représentations de l'Afrique centrale - du Congo en particulier - est si forte qu'on pourrait quasiment parler de "geste conradienne" informant une grande partie des discours littéraires, journalistiques et politiques aujourd'hui, et qui se décline en deux tendances interprétatives différenciées. Une première lecture propose de voir dans la *novella* une critique du régime d'exploitation de l'EIC (et pas seulement une dénonciation des atrocités qui s'y commettaient) et surtout un texte emblématique de l'esprit *fin-de-siècle*, le contexte terrifiant du Congo Léopoldien servant de support de rêverie et de lamentation quant à la décadence de la civilisation occidentale. Une seconde lecture consiste à faire de *Au Coeur des ténèbres* un récit de témoignage des atrocités et, partant, à le critiquer pour en avoir été complice, ou au contraire à le glorifier pour les avoir dénoncées.

Après avoir présenté ces interprétations, nous verrons comment la lecture de Conrad par les journalistes(-écrivains) Sven Lidqvist (*Exterminez toutes ces brutes!*) Et Adam Hochschild (*Les fantômes du Roi Léopold*) informe de manière encore plus polarisée deux interprétations pour comprendre la violence extrême de part et d'autre des lacs et des montagnes de la région, du Congo au Rwanda, depuis le milieu du siècle dernier à nos jours. Une certaine lecture - Congo-centrée - consiste à voir dans l'E.I.C une sorte de proto-génocide qui aurait ensuite germé jusqu'à nos jours en un "génocide congolais" dont la responsabilité flottante laisse néanmoins deviner la main rwandaise. À l'opposé du spectre, une autre lecture - Rwando-centrée, elle - consiste à faire du Congo une terre maudite ainsi qu'en témoigne l'empreinte conradienne, pour présenter le Rwanda comme une victime du Congo.

Jules Michelet Mambi Magnack (ENS-Université de Maroua)

Mécaniques d'institutionnalisation de la violence dans le roman postcolonial d'Afrique centrale: un retour à l' « état de nature » hobbesien

La problématique de la violence en rapport avec les institutions politiques est apparue dans le roman africain en général et celui d'Afrique centrale en particulier aux lendemains de l'accession des pays africains à l'indépendance. Cette période était alors marquée par une importante production littéraire dominée par le motif de la violence, interrogeant les jeunes États africains sur leurs rôles, leurs missions régaliennes envers leurs sociétés, mais aussi sur les dérives constatées sur leurs modes de gestion. De *La mort faite homme (LMFH)* de Pius Ngandu Nkashama (1986), à *Cave 72* de Fann Attiki (2021), en passant par *Temps de chien (TDC)* de Patrice Nganang (1999), *Johnny chien méchant (JCM)* d'Emmanuel Dongala (2000), *Le mort vivant (LMV)* de Henri Djombo (2000), les multiples facettes de la violence y sont mises en scène, des violences guerrières aux violences ordinaires et symboliques, toutes générées par les structures étatiques qui donnent au peuple l'impression de vivre en marge des structures sociales dont les missions sont de sécuriser et de réguler la vie en société.

Comment l'œuvre de fiction rend-elle compte de l'institutionnalisation de la violence au sein de la société africaine contemporaine ? Comment le bas-peuple vit-il sous le régime d'une violence diffuse dans tous les pans de la vie sociale et érigée en un véritable *modus vivendi* ? Quelles sont les spécificités de l'écriture destinée à mettre en scène la violence. Il nous revient dans cette communication, à la lumière d'une sélection de romans d'Afrique centrale, de montrer comment les structures étatiques institutionnalisent la violence en mettant en œuvre des mécanismes qui la créent et l'entretiennent au sein de la société.

Nous postulons alors que dans ces romans, les modèles de fonctionnement des institutions étatiques postcoloniales ramènent la vie en société à « l'état de nature » de Thomas Hobbes. Ces institutions créent et entretiennent une violence multiforme diffuse au sein du corps social, plongeant le citoyen dans un état d'insécurité et de peur permanent. L'individu n'est pas intégré dans la « *societas* », entendue comme lieu de socialisation, d'union, de quête de paix et de sécurité. Plus qu'un simple fait conjoncturel qui met à mal l'harmonie de la vie sociale, l'exercice de la violence dans ces romans apparaît comme un mode de gouvernance tacitement accepté par tous. Par ailleurs, la thématique de la violence et de l'insécurité qui irradie l'ensemble de ces proses romanesques a une résonance au sein même des structures narratives et discursives. Pour vérifier ces hypothèses, nous avons recours à la théorie postcoloniale que nous nourrissons grâce aux perspectives théoriques de la violence élaborée par, Giorgio Agamben (2002), Paul Farmer (2002) et Michel Foucault (1975) *Surveiller et punir*, et même Achille Mbembé (2020), *Brutalisme*. Nous exploitons et montrons comment s'appliquent les concepts théoriques notamment l'exercice du biopouvoir, de brutalisme de Mbembé, mais aussi de « violence symbolique » de Pierre Bourdieu. Notre étude est structurée en trois mouvements. Tout d'abord, nous présentons le chaos sécuritaire caractérisé par la démission de l'État, le choc des altérités dans les sociétés textuelles. L'individu ne se sent pas concerné par la vie en société où les structures étatiques semblent avoir démissionné de ses missions régaliennes. Ensuite, nous abordons la question de l'hyper militarisation et la mise en place de la politique de terreur. En effet, le citoyen est considéré comme un objet par l'État bourreau. Il est l'instrument d'affirmation du pouvoir de l'élite dirigeante qui en dispose à sa guise. Le pouvoir étatique repose essentiellement sur la violence extrême exercée sur la population à travers ses organes répressifs qu'il déploie aveuglement sur le peuple. Enfin, nous montrons comment les structures narratives et discursives contribuent elles aussi à mettre en scène la violence généralisée dans ces romans.

Amuri Maurice Mpala-Lutebele (Université de Lubumbashi)

Histoire et littérature: des systèmes sociopolitiques de l'Afrique contemporaine à une esthétique nouvelle. Cas d'un renouvellement des imaginaires dans *Sans capote ni kalachnikov* de Blaise Ndala

Les systèmes sociopolitiques de l'Afrique postcoloniale, fortement marquées par multiples formes de violence, ont naturellement inspiré « les écritures de la violence ». *Sans capote ni kalachnikov* (2017) de Blaise Ndala s'inscrit dans cette perspective de « penser » la violence en Afrique contemporaine. Voulant cerner toute la diversité de ce phénomène, l'auteur dote son récit d'une polyphonie narrative, à la manière de l'oralité africaine, pour braquer ainsi plusieurs consciences narratives sur la même réalité. Dans le même sens, le récit se construit également dans le « paradigme de création littéraire [...] dont une des caractéristiques est de s'inscrire au carrefour de plusieurs médias dont les arts, le téléphone, la télévision, l'ordinateur et l'internet » (Robert Fontsing Mangoua). Ces formes narratives « figur[ent] », en dernière analyse, la violence, « rend[ent] visibles ses origines et ses mécanismes » et « mett[ent] en question » ces derniers.

Dans le sillage de *La Vie et demie* de Sony Labou Tansi (1979), de *La mort faite homme* de Pius Ngandu Nkashama (1986) et de *Tram 83* de Fiston Mwanza Mujila (2014), *Sans capote ni kalachnikov* (2017) perturbe les structures du roman classique, transgresse la morale sociale, provoque, choque... Mais, il va plus loin que ses prédécesseurs en faisant de son écriture une configuration de différents médias, configuration qui a comme effet narratif « la tentative d'expression totale du réel incluant les images, les mots, les sons, le mouvement, en un mot la vie » (Robert Fontsing Mangoua). C'est cela l'objet de notre analyse narratologique de ce roman.

Guy Aurélien Nda'ah (Université de Yaoundé)

L'écriture de la terreur dans la littérature féminine contemporaine d'Afrique centrale

L'écriture en tant que « le rapport entre la création et la société, (...) est le langage littéraire transformé par sa destination sociale, elle est la forme saisie dans son intention humaine » (Barthes 1964 :2). C'est donc dire que les grandes crises qui ont manqué l'histoire de l'humanité peuvent s'exprimer par la littérature. Dans le cadre précis de cette analyse, il ne s'agit pas uniquement de la représentation des déliquescentes et putréfaction de nos sociétés, mais de la capacité des mécanismes littéraires à produire un texte de l'effarouchement, qui agresse le lecteur par la violence de son langage et la mise en scène du propos.

Cette proposition vise à montrer que les différentes stratégies langagières formulées par les autrices de notre corpus concourent à l'expression poignante des faits grossiers de nos sociétés contemporaines. Une telle initiative nous amène à déterminer les différentes modalités qui président à cette expression et voir comment un style déstructuré et effarouchant permet de construire un système de terreur. L'orientation d'un tel sujet implique le choix d'œuvres s'inscrivant dans la dénonciation de la folie meurtrières des guerres et de la représentation des actes horribles de nos sociétés. Qu'il s'agisse d'une reconstitution d'une histoire mémorielle bouleversante et indicible qu'on tente de revivre de l'intérieure telle que *Le convoi* de Beata Umubyeyi Mairesse qui nous replonge dans le génocide des Tutsi au Rwanda ou des nouvelles écrites par des autrices du collectif ADIKRA Femmes, *Être une femme en Zone de guerre*, On examinera les diverses formes de textualisation qui rendent compte des traumas, violences psychologiques et physiques inouïe des personnages féminins, ainsi que des procédés qui, par leur cruauté, participent de l'agression du lecteur, une écriture qui force le lecteur à sortir des œillères.

Bocar Aly Pam (Université Assane Seck, Ziguinchor)

La détresse de l'horreur après la catastrophe: une épopée tragique pour dire le Congo des années 90

Il ressort incontestablement que la présence de la violence est une constante récurrente dans le contexte romanesque postcolonial en Afrique. Cette présence thématique se manifeste significativement dans le texte de la romancière Katia Mouthmount, *Le cri du fleuve*, roman où se lit en filigrane un univers fait de mort et d'extrêmes violences, tout un ensemble de pratiques et de discours destinés à faire basculer la société dans la déshumanisation. Ces dernières années, la littérature africaine tente de transcrire cette violence armée qui « enserme l'Afrique dans une trame tragique » où la violence extrême occupe le terrain des divergences. De par leur nature, certains événements paraissent horribles. Au nombre de ceux-ci figure la guerre du fait de la désolation qu'elle engendre. La guerre est le lieu de l'extrême violence qui provoque des images terrifiantes marquées par des orgies, des émasculations, des tortures, des décapitations, des meurtres gratuits, des exécutions sommaires, des viols odieux et des scènes impures si bien que tout écrit qui l'évoque se départit difficilement de la rhétorique du dégât, de la douleur et du sanglot. Je me propose dans cet article, qui s'appuie sur un roman décrivant les horreurs de la guerre au Congo-Brazzaville des années 90 à 2000, de tenter une lecture de la conflagration civile, sa laideur et son caractère sanglant faisant corps avec le cri de la conscience prise au fond de l'abîme. En prenant appui sur le désordre qu'offre la guerre, l'excès, la transgression, l'obscène apparaissent comme des jeux de scène mortifères, une poétique de la destruction et de l'autodestruction collective dans un espace éprouvé par le carnage et toutes les formes de l'arbitraire. Comment est-elle transcrite à travers l'écriture ? Quels procédés narratifs et descriptifs l'auteure a-t-elle utilisés pour fictionnaliser un événement réel ? Quel effet ce processus de la représentation de la violence a sur le texte littéraire ?

J'ai choisi d'analyser la transcription de cette violence à la fois à travers une quête de traces dans un univers désenchanté, caractérisé par un éclatement spatio-temporel dominant et à travers une (dé)construction d'un discours narratif fragmenté dans un processus de dédoublement du personnage narrateur. Écrire la violence, c'est inscrire l'horreur dans la mémoire (de la guerre) pour tenter de comprendre les contradictions des sociétés actuelles.

Comment relater une expérience aussi extrême que la guerre et son cortège d'horreurs ? Il y a dans la démarche de Katia Mouthmount sans doute une dimension thérapeutique. À côté de la motivation première de transcrire une histoire réelle, cette prise de parole devait aussi lutter contre l'oubli d'une guerre considérée comme itérative au Congo.

Sandra Rudman (Universität Konstanz)

Violence littéraire, violence de la littérature: *En quête de la liberté* de Jean-Pierre Makouta Mboukou

Cette présentation propose une analyse littéraire et culturelle des différentes formes de violence coloniale – physiques, raciales, structurelles et épistémologiques – dans le roman *En quête de la liberté* de Jean-Pierre Makouta-Mboukou (Makouta-Mboukou, 1970). Ce roman engagé, situé dans les années précédant et suivant l'indépendance de l'État Indépendant du Congo (EIC), prend la forme d'un récit d'initiation centré sur le jeune Toma du clan Mbembe.

À la fois témoignage poignant et portrait ethnographique, le roman dépeint l'EIC comme un monde colonial divisé en deux, manicheiste, (Fanon, Sartre, Cherki, & Harbi, 2002, p. 44) et se distingue par sa dénonciation explicite de la violence coloniale.

L'analyse se concentrera particulièrement sur les représentations de la violence épistémologique véhiculées par le texte – notamment les scènes sur l'éducation, l'imposition linguistique, et l'instauration des disciplines académiques telles que l'historicisme. En adoptant une perspective sociologique de la littérature comme phénomène social (Sapiro, 2014), cette présentation élargira la réflexion au-delà du texte littéraire pour examiner comment celui-ci intègre des stratégies de résistance et de dénonciation des technologies coloniales, notamment celles liées à la francophonie, à l'écriture, et au champ littéraire. Dans ce cadre, nous explorerons « le problème de la langue » et la racialisation de la littérature, (Makouta-Mboukou, 1980, p. 18) ainsi que le rôle du « stratum intermédiaire » illustré par *La Voix du Congolais*, le mensuel littéraire des évolués congolais. (Kadima-Nzuji, 1984, p. 46) Enfin, nous aborderons la thèse de la tardivité concernant le caractère différé de l'émergence de la littérature africaine francophone dans les territoires belges (Kadima-Nzuji, 1998) en lien avec les dynamiques de la modernité politique (Chakrabarty, 2000).

Cornelia Ruhe (Universität Mannheim)

De nouveaux rituels pour les morts et pour les survivants Thanatofictions contemporaines pour le génocide rwandais

Les textes littéraires plus récents qui se penchent sur la violence, qu'elle soit structurelle ou liée à des conflits précis ou des guerres concrètes, ont tendance à accentuer non pas l'exercice même de la violence, mais plutôt ses conséquences, qui se cristallisent souvent autour du deuil et du rituel des funérailles. Ma proposition prend comme point de départ le constat que nombreux auteurs contemporains se sont attelés à la lourde tâche de commémorer les morts non pleurées (« ungrieved deaths ») causées par les guerres, le terrorisme ou les génocides, et de leur fournir une sépulture littéraire. Partant de l'idée que, dans le contexte d'événements violents, il existe un lien entre le deuil et la violence non seulement passée mais aussi future, mon intervention cherchera à analyser et à comprendre comment la fiction intervient dans les processus de deuil individuel et collectif et, partant, la gestion de la violence. Ces thanatofictions, comme je propose de les appeler, jouent un rôle central pour l'imaginaire collectif en ce qu'elles fournissent une archive de connaissances sur la manière dont la mort violente et le deuil sont traités. A partir de l'analyse de différentes thanatofictions qui tournent autour de la mort violente et des sépultures différées, j'analyserai la manière dont ses textes emploient des stratégies narratives d'économie de l'émotion et peinent à trouver des protocoles de traitement de dépouilles pour moduler nos réactions et créer de nouveaux rituels à même de donner un cadre au deuil avec les moyens propres à la fiction. Les textes traités seront notamment *Murambi, le livre des ossements* de Boubacar Boris Diop (2000), *La Phalène des collines* de Koulsy Lamko (2002), *Moisson de crânes* d'Abdourahman Wabéri (2000) ainsi que *Jacaranda* de Gaël Faye (2024), avec des aperçus sur *Houris* de Kamel Daoud (2024).

Christina Schaefer (Christian-Albrechts Universität Kiel)

L'écriture de la violence chez Léonora Miano : le rôle de la langue et de la narration dans la production, réflexion et guérison des traumatismes

La violence - qu'elle soit physique, psychologique ou structurelle - est un thème récurrent dans l'œuvre de Léonora Miano. Les romans de l'écrivaine franco-camerounaise se déroulent souvent dans des pays ou des régions fictifs d'Afrique centrale ; le lien avec des pays ou des régions réels (surtout avec le Cameroun) est pourtant évident. Sur le plan temporel, Miano couvre tout le spectre : elle se penche non moins sur les débuts de l'histoire coloniale et de la traite des esclaves (*La saison de l'ombre*, 2013) que sur le présent (*L'intérieur de la nuit*, 2005) et le futur (*Rouge impératrice*, 2019) du continent africain.

Elle n'omet pas non plus les problèmes spécifiques de la diaspora en donnant une voix à des jeunes français de descendance africaine qui souffrent de la violence structurelle de la société française (*Afropean Soul*, 2008).

Chez Miano, les auteurs et les victimes de la violence sont également pris en compte. Souvent, l'auteure focalise les femmes, les enfants et les marginaux, mais non de manière exclusive. En mettant en scène une polyphonie de voix (à travers une focalisation variable, glissante), elle fait comprendre aux lectrices et lecteurs que toute explication simpliste suivant le schéma noir-et-blanc de culpabilisation (ou celui du bien et du mal) ne suffit pas pour comprendre l'état des choses. Les récits montrent que les relations entre les victimes et leurs persécuteurs sont complexes : la production de violence apparaît comme un phénomène (et un problème) universel qui génère des traumatismes à des niveaux tout à fait différents et dans des groupes divers sans respect aux distinctions binaires du type colons/autochtones ; masculin/féminin ; âgé/jeune etc.). On comprend que la violence est (et a toujours été) présente dans les sociétés autochtones aussi, qu'elles soient précoloniales, coloniales ou postcoloniales. Autrement dit, dans les textes de Miano, une société paradisiaque, tout à fait paisible et égalitaire n'existe pas et n'a jamais existé.

Or, l'auteure ne s'intéresse pas uniquement à la genèse de la violence et de la contre-violence, mais explore également les mesures par lesquelles les individus et les groupes peuvent sortir de la violence. C'est là que le langage et la narration entrent en jeu. Cependant, eux non plus ne sont pas neutres, mais participent à la fois à la production et à la guérison des traumatismes.

Dans mon intervention, j'aborderai le rôle que jouent la langue et la narration dans les récits de Miano : tant dans la production que dans la réflexion critique et la guérison de la violence et des traumatismes. Les romans *L'intérieur de la nuit* et *La saison de l'ombre* seront étudiés à titre d'exemple. Je ferai également référence aux réflexions théoriques de Miano, telles qu'elle les a consignées dans le recueil *Habiter la frontière* (2012). Dans mon analyse, je me concentrerai entre autres sur a) les passages métalinguistiques et métanarratifs qui éclairent le rôle de la langue et de la narration, y compris celui du multilinguisme et de l'oralité ; b) l'étude des moyens narratifs (notamment la focalisation et les points de vue collectifs).

Christiane Sollte-Gresser (Universität des Saarlandes)

De la représentation à la réparation? Écritures de la violence dans l'œuvre d'Annie Lulu

Les romans de l'autrice roumano-congolaise vivant dans la diaspora, Annie Lulu, ont été récompensés de multiples prix, mais sont encore peu lus. *La Mer Noire dans les Grands Lacs* (2021) et *Peine des Faunes* (2022) sont pourtant de grands romans où la violence joue un rôle central. Dans le premier, Lulu traite des régimes de terreur dictatoriaux de Ceaușescu et de Mobutu, de la répression des mouvements révolutionnaires, de discrimination raciale et enfin de formes de violences intériorisées. Dans le second récit, elle raconte un féminicide perpétré avec une brutalité sans pareille et examine sans fard les conséquences des violences sexuelles. De plus, la violence est systématiquement comparée à l'abattage des animaux pour assurer la consommation de viande par les humains, c'est-à-dire au problème de la violence environnementale.

La communication se concentrera dans un premier temps sur les stratégies narratives et rhétoriques de la représentation de la violence, autant que sur ses motifs : l'attention se portera tout d'abord sur le potentiel narratif du genre du roman épistolaire, sur les modes temporels et le type d'expérience qu'il permet. Nous explorerons ensuite les potentialités d'un roman d'anticipation, l'importance des généalogies des sexes pour la mise en récit littéraire de la violence et le lien étroit entre humanité et animalité. Les deux romans partagent l'idée que les expériences vécues de violence physique et psychique sont inséparables des violences épistémologiques et se transmettent de manière intergénérationnelle. Plus avant, ils illustrent le fait que les lieux de violence politique, écologique et physique sont difficilement localisables, mais au contraire diffus. Enfin, les deux romans se rejoignent dans leur manière de jouer non seulement sur les lieux, mais aussi de proposer un jeu d'inversion des sexes. Ils parviennent finalement à la conclusion douloureuse qu'un avenir moins violent ne pourra advenir que dans une confrontation significative avec le passé.

Pour nos analyses, nous nous fonderons tout d'abord sur les réflexions théoriques sur la violence (postcoloniale) d'Achille Mbembe, Valentin-Yves Mudimbe et Judith Butler, autant que sur les travaux plus anciens de Françoise d'Eaubonne et sur d'autres recherches relevant des études écoféministes. La communication vise dans l'ensemble la question de savoir si les stratégies de l'écriture d'Annie Lulu ouvrent une perspective nouvelle sur la manière dont on peut échapper aux logiques de la violence. En dernier lieu, nous mettrons en lumière la manière dont le traitement (auto-)critique des dommages irréparables peut permettre non seulement la survie, mais encore ouvrir une voie vers l'avenir grâce au récit écrit et oral.

Hannah Steurer (Universität des Saarlandes)

Violences contagieuses : Narrations épidémiques dans les littératures francophones de l'Afrique centrale

Dans son étude intitulée *Epidemic Empire* (2021), Anjuli Fatima Raza Kolb montre dans une perspective postcoloniale comment, depuis le XIX^e siècle, le concept de l'infection s'avère une métaphore centrale dans le discours sur la violence politique et structurelle : la contagion et le virus deviennent des figures-clé pour décrire des dynamiques sociales résultant ou provoquant des rapports de dominance et d'injustice. En même temps, l'expérience réelle d'une épidémie constitue également une expérience de violence, et cela à plusieurs niveaux : d'un côté, le virus affectant le corps humain avec des symptômes est un acteur non-humain produisant une violence physique qui peut mener jusqu'à la mort. De l'autre côté, les émotions et les actions humaines déclenchées par l'épidémie – la recherche de coupables, la peur de l'infection, les stratégies de lutte contre la maladie – provoquent de multiples violences, sur le plan individuel et collectif. Qui plus est, ces violences peuvent aussi rendre visibles des blessures de la violence (post-)coloniale.

C'est dans cette optique que dans ma communication, j'explorerai le potentiel des violences contagieuses dans des textes des littératures de l'Afrique centrale qui mettent en scène une épidémie et ses violences physiques, politiques et sociales. Je prendrai mon point de départ dans les années 1980 où Jean-Pierre Makouta-Mboukou (... *Et l'homme triompha !*) met en parallèle l'expérience d'une épidémie avec celle de la réinvention d'une société. Si l'épidémie racontée garde chez Makouta-Mboukou un fort caractère fictionnel, la littérature de l'extrême contemporain se réfère à la réalité vécue de l'épidémie, notamment celle d'Ebola, maladie qui depuis l'Afrique de l'Ouest influence également l'Afrique centrale, et surtout du Covid. Ainsi Achille Mbembe part-il, dans son essai « Le Droit universel à la respiration », de l'expérience du Covid pour mettre à nu des violences politiques visibles dans la gestion de l'épidémie – et pour dresser en même temps une utopie pour un futur de l'habiter ensemble. En prenant recours à Mbembe, ma communication analysera les violences contagieuses dans des fictions sur le Covid et l'Ebola à l'exemple d'un corpus congolais et gabonais : Dieudonne Kalonji, *Chaise royale* ; Rosny Le Sage Souaga, *Mille nuits sans aurore* ; Winner Franck Palmers, *De la Covid-19 dans l'air*. J'aborderai également des projets collectifs d'écriture issus de l'expérience épidémique pour me pencher sur les questions suivantes : comment des modes différents peuvent-ils raconter l'expérience individuelle de la violence (p. ex. à travers des journaux intimes, des lettres ou des récits de rêve) ? De quelle manière des stratégies narratives comme la multiplication des voix ou l'existence de voix non-humaines reprennent-elles l'image de la contagion pour situer la violence dans le contexte d'un collectif social et politique ? Quel est le rapport entre la diégèse et les témoignages non-fictionnels des violences épidémiques, soit écrits, soit en images ? Au-delà de ces questions, l'analyse des textes s'effectuera aussi dans une perspective écopoétique pour savoir à quel degré les narrations de l'épidémie sont capables de raconter des violences humaines contre la nature. Dans le cas de la littérature de l'extrême contemporain, il n'y a qu'un écart minime entre l'évènement épidémique et sa narration : est-ce que cette narration peut-elle développer des stratégies pour affronter la crise qui précèdent le développement de telles stratégie dans le monde réel ? Ainsi, mon analyse s'orientera aussi vers la possibilité de modèles de l'anti-violence – donc des modèles de guérison ou de thérapie à travers le récit, modèles qui contrastent la violence avec un espoir ouvert vers un futur.

Karen Struve (Universität Bremen)

Une hauntologie de la violence ? Écritures féminines et spectrales dans le roman *Comme une reine d'Érnis*

Dans son premier roman *Comme une reine* (2022), l'écrivaine et slameuse camerounaise Ernïs évoque la vie d'une jeune femme qui quitte Douala, la capitale économique du Cameroun. Elle est tirée par le fantôme de sa grand-mère vers son village natal au pays bamiléké. La protagoniste Noupoudem découvre ses dons de médium et retrouve son ami de jeunesse Kazé, fils héritier du défunt roi. Elle l'épouse malgré la polygamie imposée à Noupoudem et subit un système de multiples violences : sociales, corporelles, sexuelles, bref : genrées, accompagnées par un silence brutale qui cherche à cacher

Ernïs, lauréate du prix Voix d'Afriques 2022 pour ce roman, crée une tension violente entre la ville et la campagne, le présent et le passé, la vie et la mort, l'homme et la femme, le corps et l'esprit.

Dans notre contribution, nous analyserons l'impact de la violence sur l'écriture dans deux perspectives : d'une part, une perspective hauntologique (cf. Derrida 1993, Delvaux 2005) sur le lien entre la (non-)narrativité de la violence au sein des constructions de fantômes, d'ancêtres et de phénomènes spectraux au Cameroun (cf. Schuchardt/Struve/Tauchnitz 2024), et littéraire sur la question critique d'un fantastique postcolonial (cf. Brühne/Wilson/Valenzuela Celis 2024). Dans « Comme une reine », les régimes de violence, surtout sur les corps féminins, jouent un rôle tout comme les absences sensibles des hommes, pères, maris et fils, qui quittent le village dans l'espoir d'une vie meilleure et les absences paradoxalement présentes des femmes de la famille en tant qu'ancêtres. Et d'autre part, nous proposerons une analyse affective, notamment de la peur (cf. Allegrante/Hoinkes/Schapira/Struve 2024) et du courage, de l'histoire de la violence. Pour conclure, nous aimerions revenir à la question centrale de la section en discutant l'écriture féminine spectrale ernisienne comme probable facette des écritures de la violence en Afrique centrale.